

**LES ENFANTS
TROUVÉS**

**OU LE SULTAN POLI PAR
L'AMOUR**

PARODIE DE LA TRAGÉDIE DE ZAÏRE, DE MONSIEUR DE
VOLTAIRE

**DOMINIQUE, BIANCOLELLI,
RICCOBONI**

1733

LES ENFANTS TROUVÉS

OU LE SULTAN POLI PAR
L'AMOUR

PARODIE DE LA TRAGÉDIE DE ZAÏRE, DE MONSIEUR DE
VOLTAIRE

Par Messieurs DOMINIQUE,
ROMAGNESI et FRANCESCO
RICCOBONI.

À PARIS, Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques, à la Science.

Avec Approbation, et Privilège du Roi.

ACTEURS

TEMIRE.

FATIME, Confidente de Témire.

DIAPHANE, Sultan de Tripoli.

ALCIDOR.

JASMIN, Vizir, Confident du Sultan.

CARABIN, Gascon.

MATADOR.

ESCLAVES.

La Scène est à Tripoli dans le Sérail.

SCÈNE PREMIÈRE.

Temire, Fatime.

FATIME.

Je ne m'attendis pas, jeune et belle Thémire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire !
Quoi ! Vous ne tournez plus les yeux vers ces climats,
Où ce vaillant Français devait guider nos pas ?
5 Vous ne me parlez plus des plaisirs que la France
Permet a notre sexe avec tant de licence ?
Vous ne l'ignorez point, c'est là que les maris,
Vivent d'intelligence avec les favoris,
Que la femme, y bravant la contrainte fatale,
10 Est prude avec renom, coquette sans scandale.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?

TEMIRE.

Le Sérail aujourd'hui fait ma félicité.
Chez les Mahométans dès l'enfance enfermée,
À leur façon d'agir ils m'ont accoutumée.
15 Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Est, malgré sa moustache, un Seigneur très poli.

FATIME.

Mais ce jeune officier va donc perdre sa peine ?
Lui qu'on a vu partir pour briser notre chaîne,
Qui reviendra bientôt payer notre rançon,
20 Qui nous l'a tant promis.

TEMIRE.

Tu sais qu'il est gascon,
Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Des fils de la Garonne on connaît l'opulence :
À tenir peu soigneux, à promettre hardis,
Ils croient tout certain quand ils ont dit : Sandis.
25 Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle ?

TEMIRE.

Que serait un peu tard qu'il prouverait son zèle,
Et j'ai trop réfléchi depuis que je l'attends...

FATIME.

Quel est-donc ce discours ?

TEMIRE.

Fatime, il n'est plus temps :
Je suis l'unique objet des vœux de Diaphane,
30 Il m'adore... je vois que ton cœur me condamne ;
Mais ce discret Sultan agit d'une façon
À mettre mon honneur à l'abri du soupçon ;
Garde-toi de penser qu'il offre à ma tendresse,
L'honneur déshonorant du nom de sa maîtresse,
35 Et que ma modestie accepte en rougissant
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en passant ;
De ses intentions la pureté l'engage
À ne me rechercher que pour le mariage :
Tu verras sur son cœur, jusqu'où va mon pouvoir,
40 Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouse ce soir.

FATIME.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.
Je voudrais bien me voir à la place où vous êtes...
Mais ce cœur qui se livre à de si doux transports,
En épousant un Turc n'vit-il point de remords ?
45 Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre
Que le sang d'un Français, vous avait donné l'être ;
Que vous et vos parents, dans un combat fatal
Aviez subi le joug d'un corsaire brutal ;
Ne vous souvient-il plus que dans une galère...

TEMIRE.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,
50 J'étais trop jeune alors pour m'en ressouvenir,
Et tu perdais ton temps à m'en entretenir.
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable,
Je servais, il me place en un rang honorable ;
55 Mon cœur est né sensible, et ne peut résister
Aux discours d'un amant dont l'aspect sait flatter.
Son bras s'est signalé par plus d'une conquête,
Il a le front serein, les yeux à fleur de tête,
Il a la voix sonore, et l'air majestueux,
60 Il parcourt le sérail d'un pas tumultueux ;
Après tant d'agrèments qu'on voit en sa personne,
Te parlerai-je aussi du sceptre qu'il me donne ?
Non, l'éclat de se rang n'éblouit point mes yeux,
Un cœur fait pour l'amour n'est point ambitieux :
65 Oui, si le ciel aux fers eut condamné sa vie,
Si l'Afrique à mes lois se voyait asservie,
Ou mon amour me trompe, ou Temire aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

70 Il le faut avouer, cette pensée est belle,
Mais convenez aussi qu'elle n'est pas nouvelle.

TEMIRE.

Absent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui.

FATIME.

La grande porte s'ouvre, et sans doute c'est lui.

SCÈNE II.

Diaphane, Temire, Fatime.

DIAPHANE.

Madame, un long discours me serait nécessaire,
Pour dire comment j'aime, et comment je veux plaire :
75 Je vous pourrais ici nommer tous mes aïeux,
Vous conter leurs exploits, mais ne parlons point d'eux,
Et ne retraçons point les illustres misères
Qu'éprouvèrent jadis les Sultans mes confrères.
Je suis peu leur exemple, et loin de me gêner
80 À mes seuls sentiments je me laisse entraîner.
Au sein des voluptés bien loin que je m'endorme,
Si je tiens un Sérail ce n'est que pour la forme ;
Les lois que dès longtemps suivent les Mahomets,
Nous défendent le vin, moi je me le permet ;
85 Tout usage ancien cède à ma politique,
Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.
Mais parlons de l'amour dont je brûle pour vous ;
Je serai votre ami, votre amant, votre époux.
J'atteste vos beaux yeux, et l'amour qui m'enflamme
90 De ne prendre que vous pour maîtresse et pour femme,
Est-ce assez ?

TEMIRE.

Oui Seigneur, je ne veux rien de plus,
Voilà de quoi fixer des vœux irrésolus ;
Et si vous n'aspirez qu'à des ardeurs parfaites,
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes.

DIAPHANE.

95 Si vous me dites vrai... que me veux-tu ; Jasmin ?

SCÈNE III.

Jasmin, Les susdits acteurs.

JASMIN.

Dans la première cour, un nommé Carabin,
Qui sur sa foi gasconne a passé dans la France,
Attend pour vous parler, et demande audience.

TEMIRE, à part.

Oh Ciel !

DIAPHANE.

Il peut monter, pourquoi ne vient-il pas ?

JASMIN.

100 Au bas de l'escalier on arrête ses pas,
Vous savez que toujours votre porte est fermée.

DIAPHANE.

Oui, c'était autrefois la règle accoutumée,
Mais il faut que d'entrer on ait permission
Si tu veux qu'au sérail se passe l'action,
105 D'ailleurs à tous venants ma présence est offerte,
Chacun me rend visite, et je tiens table ouverte.

SCÈNE IV.

Carabin , Les susdits acteurs.

CARABIN.

Respectable ennemi, que j'estime beaucoup,
Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup
J'ai de l'argent comptant, que j'apporte de France ;
110 Allons sans différer qu'on me fasse quittance.
À ne te pas mentir pour trouver cet argent,
Il fallait être heureux autant que diligent :
Grâce au Ciel, c'en est fait, et la somme est complète.
Commence par lâcher la fille et la soubrette,
115 Nous choisirons après dix autres prisonniers :
Quant à moi je demeure, étant court de deniers,
Qu'ils partent sur le champ, je resterai pour gage.

DIAPHANE.

N'en rachète que neuf, et mets toi du voyage ;
Mais ne crois pas me vaincre en générosité,
120 Remporte ton argent, reprends ta liberté,
Je puis même au besoin te prêter une somme.

CARABIN.

Cadedis, pour un Turc vous êtes honnête homme !

DIAPHANE.

Embarque cent captifs que je te rends encor,
Mais je veux de ce nombre excepter Alcidor.
125 Sa funeste valeur à nous nuire obstinée
N'a que trop parcouru la Méditerranée ;
Si je l'affranchissais de mon juste courroux,
Il armerait bientôt en course contre nous.
Pour Temire, crois-moi, garde-toi de prétendre
130 Que l'or fuisse jamais m'engager à la rendre.
Quand l'Univers entier épuisant ses trésors,
De ses peuples armés y joindrait les efforts,
Ce serait vainement qu'il combattrait pour elle,
Rien ne peut m'arracher une esclave si belle.

CARABIN.

135 Qu'entends-je ! Est-ce la mode en ce maudit pays
De manquer de parole après avoir promis ?

DIAPHANE.

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,
Ce n'était qu'un enfant, à présent elle est grande :
Tu peux partir.

CARABIN.

D'accord ; mais avant mon départ
140 Ne me refusez pas ce malheureux vieillard.

TEMIRE.

Pourquoi le retenir ?

CARABIN.

Il ne vivra qu'une heure.

DIAPHANE.

Je consens à remplir tes vœux pourvu qu'il meure.
Je vous quitte, Temire, adieu pour un moment,
Nous nous verrons bientôt dans mon appartement.

SCÈNE V.
TEMIRE, CARABIN.

TEMIRE.

145 Seigneur, je suis confuse, et ne sais que vous dire :
Vous croyez de ces lieux partir avec Temire,
Mais comme de l'amour mon coeur subit la loi,
Vous voyez clairement qu'il faut partir sans moi ;
Cependant, Carabin, comptez qu'en votre absence,
150 J'aurai pour les Français beaucoup de déférence :
Sur l'esprit du Sultan si j'ai quelque pouvoir,
Pour soulager leurs maux, je le ferai valoir :
Je deviendrai leur mère auprès de Diaphane.

CARABIN.

Que vous auriez d'honneur si vous n'étiez Sultane !

SCÈNE VI.
**Alcidor soutenu sur quatre Galériens, Temire,
Carabin.**

CARABIN.

155 Mais quel est ce vieillard qui paraît aux abois ?
N'est-ce point Alcidor ?

ALCIDOR.

J'entends parler Français :
Où suis-je, mes amis ? Ma vue est si troublée ,
Et de tant de malheurs mon âme est accablée,
Que je ne puis, hélas ! Parler, marcher, ni voir.

CARABIN.

160 S'il est ainsi, bonhomme, il faut donc vous asseoir.

ALCIDOR.

Suis-je libre en effet ?

CARABIN.

N'en faites aucun doute ;
Nous allons de Toulon bientôt prendre la route,
Vous vous y remettrez de vos membres perclus.

ALCIDOR.

À qui dois-je un bonheur que je n'espérais plus ?

TEMIRE.

165 C'est à ce cavalier, dont l'entreprise heureuse

Excite du Sultan la pitié généreuse ;
Pour votre délivrance il offrait un grand prix ;
Mais le Roi n'en veut point et vous partez gratis.

CARABIN.

170 Entre gens du métier c'est ainsi qu'on en use,
On s'oblige l'un l'autre, et l'argent se refuse.

ALCIDOR.

Des Chevaliers gascons je reconnais l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de l'honneur.

TEMIRE.

175 Il est vrai ; je ne puis concevoir ce mystère,
Suivant ce qu'on m'a dit, votre province entière
Aurait peine à payer une telle rançon.

CARABIN.

Je n'avais pas le sol, lorsque j'étais garçon :
Mais je vais en deux mots vous conter mon histoire.
Échappé de mes fers, chose assez dure à croire
Arrivant au pays je me fis Grenadier ;
180 Oh ne s'enrichit point dans ce noble métier.
Je me remis sur mer, et l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux sur le sein de Neptune ;
Je fus repris, Madame, et par un grand bonheur
Je vous vis au Sérail malgré le grand Seigneur.
185 Eunuques, blancs et noirs , Bostangis, Janissaires,
Ne m'empêchèrent point de vous parler d'affaires ;
Ce trait est surprenant, mais passons là-dessus.
Or comme en mon pays on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel sur ma parole,
190 Me laissa repartir pour un projet frivole ;
Avec lui cependant je m'étais engagé
De revenir bientôt payer votre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charente.
195 Elle mourut bientôt, une autre succéda ;
Et cette autre en trois mois à son tour décéda ;
Je convolai bientôt avec une troisième,
Qui mourut en avril, je ne sais le quantième.
Héritier de leurs biens, et plus content qu'un Roi,
200 J'ai vendu trois châteaux, qui n'étaient point à moi.

Janissaire : Garde du grand seigneur,
ou soldat de l'infanterie turquesque. [F]

Bostangis : Nom des jardiniers du
sérail qui sont enrégimentés et
employés à la garde du Grand
Seigneur. [L]

Charente : Fleuve du bassin Aquitain
et débouche dans l'Atlantique au nord
de la Garonne en face de l'île de
Noirmoutier.

ALCIDOR.

Oh sort ! Dont la faveur me rend à la lumière,
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entière ?
Deux enfants me sent morts, il m'en reste encore deux :
Ne me direz-vous point quelque nouvelle d'eux ?
205 J'avais un beau garçon, une plus belle fille,
Qui devait faire un jour l'honneur de ma famille ;
Mais qui dans le Sérail, recueil de la pudeur,
Peut-être en ce moment en fait le déshonneur.
Mon fils fut fait esclave, et sa soeur plus petite
210 Au sérail avec lui par les Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment ! Il m'arriva même chose jadis ;
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,
Mené dans le Sérail avec cette personne,
Et d'être tant soit peu ma saur, je la soupçonne.

TEMIRE.

215 Qu'entends je ?

ALCIDOR.

Ce minois, cet air vif et coquet,
De ma défunte femme est le vivant portrait :
Même, à ce que je crois, ce garçon me ressemble.
Dans quel temps, s'il vous plaît, fûtes-vous pris ensemble ?
Je ne prétends ici rien décider en l'air ;
220 Surtout en fait d'enfants on ne peut voir trop clair.

CARABIN.

Je fus, il m'en souvient pris en mil sept cens seize.

ALCIDOR.

Époque trop heureuse, et qui me comble d'aise ;
Et quel âge avez-vous à présent ?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous ?

TEMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi, mes enfants.

CARABIN.

225 Cela ne se peut pas.

ALCIDOR.

Et pourquoi ?

CARABIN.

Non, vous dis-je !
De tels événements tiennent trop du prodige.
Je fus pris à quatre ans, à cet âge un garçon
De son père du moins devrait savoir le nom.

ALCIDOR.

230 N'as-tu pas dans le sein la blessure fâcheuse
Que te fit à mes yeux une main furieuse ?

CARABIN.

J'en ai trente, Sandis.

ALCIDOR.

Ah je n'en puis douter,
Vous êtes mes enfants, j'ose vous l'attester.

TEMIRE.

Quoi, vous êtes mon père, et dans cet équipage...

CARABIN.

Mais vous en croirons, nous sans autre témoignage ?

ALCIDOR.

235 Mon fils, cher héritier...

CARABIN.

Avez-vous de gros biens ?

ALCIDOR.

J'en ai beaucoup en France.

CARABIN.

Allons, je m'en souviens.

ALCIDOR.

240 Je vous revois enfin, famille si chérie,
Que je vais ramener au sein de ma patrie !
Mais d'un soupçon fatal mes sens sont agités,
Je crains de dévoiler d'affreuses vérités ;
Quand je songe en quels lieux je la vois retenue >
Je n'ose sur ma fille encor jeter la vue.
Oh ! Jour qui me la rends, comment me la rends-tu ?
Tu pleures ? Je t'entends, tu n'as plus de vertu.

TEMIRE.

245 Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane
Dans une heure au plus tard doit me faire Sultane.

ALCIDOR.

250 Que la foudre en éclats ne tombe point sur moi,
Car je ne vois ici de coupables que toi.
Vivre dans un Sérail ! Ah fille déloyale,
Ne comptes-tu pour rien le mépris, le scandale ?
Ose-tu sens rougir t'applaudir de ce choix,

Et former un hymen que condamnent nos loix ?
Mais Je te vois pleurer, ma fille, c'est bon signe,
Ce vertueux retour de ton sang te rend digne.

TEMIRE.

255 Oui mon père, je sens ma vertu revenir,
Vous parlez si longtemps qu'on ne peut y tenir.

ALCIDOR.

Où je m'en aperçois, déjà je perds haleine,
Je vais m'évanouir, vite qu'on me ramène.
260 Ah ! Malgré nos efforts, qu'en ce siècle malin
Fille mal aisément reprend le bon chemin !

On l'emporte.

SCÈNE VII.

Temire, Carabin.

CARABIN.

Le papa touche presque à son heure dernière,
Et va dans le soupçon achever sa carrière ;
Et n'est pas encor sûr du retour de ton coeur
Et je ne sais qu'en croire aussi, ma chère soeur.

TEMIRE.

265 Non, vous devez compter sur mon obéissance,
Et je veux suivre en tout les coutumes de France ;
Daignez-m'en éclaircir , car je prétends savoir
Pourquoi je m'écartais ainsi de mon devoir,
Et pourquoi cet hymen est au nombre des crimes ?

CARABIN.

270 Cadedis, c'est qu'il est contraire à nos maximes.

TEMIRE.

Expliquez-les moi-donc...

CARABIN.

Je m'en tirerais mal ;
Ma lecture se borne au parfait Maréchal,
Et je sais seulement qu'un pareil mariage
Vous m'entendez, je n'ose en dire d'avantage.

TEMIRE.

275 Ah ! Cruel poursuivez, vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.

CARABIN.

Non vraiment ; et qui diable y pourrait rien connaître ?
Parlez-moi sans énigme, et j'entendrai peut-être.

Voir "Le parfait maréchal qui enseigne à connaître la beauté, la bonté et les deffauts des chevaux, ensemble un traité du haras" de Gervais Clousiers (1674) ; Voir Gallica.

TEMIRE.

Voici le fait : je suis retenue en ces lieux,
280 Le Sultan est frappé de l'éclat de mes yeux ,
Il est, vous le savez, maître de ma personne,
Et l'on doit l'épouser aussitôt qu'il ordonne ;
Mais, me voyant forcée à suivre son désir,
Si mon coeur y cérait avec quelque plaisir ?

CARABIN.

285 Qu'entends-je ? Ce serait une impudence extrême,
Digne de vingt soufflets.

TEMIRE.

Frappe-donc, car je l'aime.

CARABIN.

Opprobre malheureux du sang de Carabin,
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabbin.
Oui, si je n'écoutais que mon bouillant courage,
290 Dans ton maudit Sérail j'irais faire tapage ;
Je mettrais le château tout sans dessus dessous,
Ferais un abatis de tous les Marabouts,
À ce fat de Sultan arrachant la moustache...
Mais non, à mon honneur ce serait une tâche.

TEMIRE.

295 Arrête, mon cher frère, arrête, et connais moi,
Peut-être que Temire est digne encor de toi ?
Du pouvoir de l'amour la vertu me délivre :
Fais-moi sortir d'ici ; je suis prête à te suivre.
Ah ! mon cher Diaphane il faut donc te quitter !
300 Que de pleurs ce départ à mes yeux va coûter ;
Pardonne, ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Mon trouble, ma douleur, mes chagrins, mon ennui...

CARABIN.

Elle ne finira je pense d'aujourd'hui.
305 De mots sans liaison quelle ample kyrielle !
Conclusion, ton âme enfin se résout-elle t
Promets-tu de venir ?

TEMIRE.

Oui, je te le promets,
Mon frère rends-moi libre, à tout je me sou mets.
Mais tu devrais du moins aller voir notre père ;
310 Nous le laissons mourir d'une étrange manière.

CARABIN.

Je le compte pour mort, et j'y perdrais mes pas :
Au moins, dans vos projets ne vous démentez pas.
À tout événement, ma soeur, tenez vous prête,
Vous allez voir bientôt quelque coup de ma tête.

Soufflet : Coup du plat de la main ou
du revers de la main sur la joue. [L]

Il s'en va.

SCENE VIII.

TEMIRE.

315 Me voila seule, hélas ! Que vais-je devenir ?
Il faut avec moi-même ici m'entretenir :
Examinons-nous bien, voyons de quelle espèce
Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la foiblesse.
Suis-je Turque, ou Française ? Hélas ! Je n'en sais rien,
320 Et mon état présent ne se conçoit pas bien,
Suivrai-je mon devoir, ou m'en écarterai-je ?
N'épouserai-je pas, ou bien épouserai-je ?
Que dis-je ? Ai-je oublié les serments que j'ai faits ?
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits.
325 Plus je veux l'étouffer, plus mon feu se rallume ;
J'aime toujours, malgré la France et sa coutume.
Ah ! Puisque tu devais m'épouser dès ce soir,
Pourquoi m'apprenait-on aujourd'hui mon devoir !
Frère trop rigoureux, du moins pour me rapprendre
330 Jusqu'à demain matin tu devais bien attendre ?

SCÈNE IX.

Diaphane, Temire, Jasmin.

DIAPHANE.

Je n'y puis plus tenir, Madame paraissez,
Venez, venez répondre à mes vœux empressés ;
La Mosquée est ornée, et les flambeaux s'allument
Le Mufti vous attend, déjà les parfums fument...

TEMIRE, à part.

335 À ces apprêts flatteurs pourrais-je résister ?
Il le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

Venez. C'est trop vous arrêter,

TEMIRE, à part.

Où me cacher.

DIAPHANE.

Que dites vous ?

TEMIRE.

Je n'ose.

DIAPHANE.

Vous n'osez ?

TEMIRE.

Non Seigneur.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc ?

TEMIRE.

Pour cause.

DIAPHANE.

Ah ! Je vois ce que c'est, sans doute la pudeur...

TEMIRE.

340 Non, ce n'est point cela, vous vous trompez, Seigneur.

DIAPHANE.

Expliquez-vous donc mieux.

TEMIRE.

Ciel !

DIAPHANE.

Quoi ?

TEMIRE.

Cet hyménée
Par son éclat pompeux ne n'a point étonnée ;
Je n'ai point recherché les biens et les grandeurs,
Un plus noble intérêt fit naître mes ardeurs :
345 Mon coeur tendre et sincère aux trônes de l'Afrique,
Eût préféré l'abri du toit le plus rustique :
Seule, et dans ces déserts auprès de mon époux...

DIAPHANE.

Hé bien, nous serons seuls, de quoi vous plaignez-vous ?

TEMIRE.

D'accord, mais Carabin....

DIAPHANE.

350 Qu'auraient-donc de commun Carabin, et ma flamme ?
Que dites-vous, Madame ?

TEMIRE.

Alcidor va mourir...

DIAPHANE.

Que m'importe sa mort ?
Et quel vif intérêt prenez-vous à son sorts ?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon coeur est si chère,
Cet hymen si charmant, souffrez qu'on le diffère.

DIAPHANE.

355 Je ne m'attendais pas à pareil compliment,
Temire.

TEMIRE, à part.

Je frémis de son emportement.

DIAPHANE.

Temire...

TEMIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Laissez-moi vous quitter, je ne saurais mieux faire.

DIAPHANE.

360 Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir sitôt ?
Dites-moi vos raisons....

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.

SCÈNE X.

Diaphane, Jasmin.

DIAPHANE.

365 Je demeure immobile et ma langue glacée
Autant que mon esprit se trouve embarrassée ;
La situation pour le coup m'interdit :
Que faut-il que je dise, et que m'a-t-elle dit ?
Cher Jasmin, quel est-donc ce changement extrême ?
Je ne la connais plus, je m'ignore moi-même,
Je la laisse échapper !

Le vers 361 de la scène X est le vers
977 de Zaïre de Voltaire.

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous ?

DIAPHANE.

Pourquoi se dérober à des moments si doux ?

JASMIN.

Ayez-vous oublié les grimaces des filles ?
370 Elles se font valoir quand elles sont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gascon m'avait ravi son coeur...
Elle m'en a parlé : quel soupçon ! Quelle horreur!
Il n'en faut point douter, le perfide l'adore,
Il voulait l'emmenner et le désire encore.
375 Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux.
Sur l'objet de ma flamme ose lever les yeux !

JASMIN.

Prenez-vous ce Gascon, Seigneur, pour une bête ?
Vous les avez laissés ensemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus.

JASMIN.

Vous aurez bien raison ;
380 Ah ! Que la prévoyance est ici de saison :
Mais il doit revenir.

JASMIN.

Qu'il revienne, le traître...
Qu'on l'assomme à l'instant s'il ose reparaître.
Excuse les transports de ce coeur offensé :
Je suis un étourdi, j'ai le cerveau blessé ;
385 Mais je sais quelques fois agir avec prudence,
Et ne puis accuser Temire d'inconstance.
Non, son coeur n'est point fait pour une trahison,
Ni le mien pour sentir l'atteinte d'un soupçon.
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'avilisse,
390 À se voir le jouet d'un amoureux caprice ;
À souffrir des rebuts, dérober des faveurs,
Combattre des mépris, respecter des rigueurs :
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie,
J'eus d'aimer constamment la ridicule envie.
395 Que désormais à tous le Sérail soit fermé
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCÈNE XI.

Temire, Diaphane, Jasmin.

DIAPHANE.

Elle revient ; mon coeur fais bonne contenance ;
Vizir, sois le témoin de mon indifférence.
Madame, il fut un temps, mais ce temps-là n'est plus,
400 Et de m'en souvenir je suis même confus ;
Il fut un temps, vous dis-je, où mon âme insensée,
S'applaudissait du trait dont vous l'aviez blessée.
Je croyais être aimé, je devais l'être aussi ;
Mais de ne l'être pas je ne prends nul souci,
405 Et je puis en perdant un coeur comme le vôtre,
Sans soupirer longtemps, en retrouver un autre :
Je m'en flatte du moins ; une autre aura des yeux
Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.
Il pourra m'en coûter, je l'avoue à ma honte,
410 Mais à me consoler cette autre sera prompte ;
Et j'aime cent fois mieux briser des noeuds si doux,
Que de passer pour sot en soupirant pour vous ;
Allez, mes yeux jamais ne rêveront vos charmes.

TEMIRE.

Ma vertu ne saurait tenir contre mes larmes,
415 Et l'amour sur l'honneur prend toujours le dessus ;
Est-il bien assuré que vous ne m'aimiez plus,
Seigneur ?

DIAPHANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne :
Que mes voeux, que mon coeur, que mes yeux éclairés...
420 Que j'aimai, que je hais... Temire vous riez ?

TEMIRE.

Seigneur qui ne rirait de tout ce badinage ?
De mon incertitude et de voue langage ?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon coeur soit d'accord avec moi,
Quand je parle d'aimer un autre objet que toi ;
425 Cesse de t'affliger, adorable Temire,
Va, tout ce que j'ai dit ce n'était que pour rire.
Mais toi qui refusais la main de ton amant,
Était-ce par caprice, ou par raffinement ?
L'amour ne veut point d'art quand la fille est jolie,
430 Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur ! Et vous m'en soupçonnez ?
Non, non, au simple amour tous mes voeux sont bornés.

DIAPHANE.

Hé bien, épousons-nous.

TEMIRE.

J'en aurais grande envie ;

Mais...

DIAPHANE.

Hé bien...

TEMIRE.

Ah ! Seigneur...

DIAPHANE.

Que de cérémonie !

435 Vous m'impatientez.

TEMIRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce de vous ?

DIAPHANE.

Et de quoi s'agit-il ?

TEMIRE.

Permettez que je sorte.

DIAPHANE.

Quoi toujours me quitter, et de la même forte ?

TEMIRE.

Demain tous mes secrets vous seront révélés.

DIAPHANE.

440 Pourquoi pas aujourd'hui ? Qui vous retient ? Parlez.

TEMIRE.

J'exige ce délai de votre complaisance.

DIAPHANE.

Je saurai la raison qui vous force au silence ;

Et l'examinerai. J'attends jusqu'à demain ;

Pour un Turc, avouez que je suis trop humain,

445 Tout autre en vous aimant voudrait de votre bouche
Apprendre ce secret, qui sans doute me touche.

TEMIRE.

En me parlant ainsi vous me percez le coeur.

DIAPHANE, à Temire qui sort.
C'est dommage ; adieu donc : vous partez ?

TEMIRE.

Oui Seigneur.

SCÈNE XII.
Diaphane, Jasmin.

DIAPHANE.

Je défie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre ;
450 Et voilà de ces coups qui sont faits pour surprendre.
Je fuis bien indigné ; mais elle a ses raisons :
Je devrais les savoir... faisons trêve aux soupçons.
On m'aime, c'est assez, on le dit, on le jure,
Une femme n'est pas capable d'imposture ;
455 Un grand coeur à la croire est toujours engagé.

JASMIN, à part.

Par ma foi le Sultan n'a guère voyagé.

SCÈNE XIII.
Matador, Diaphane, Jasmin.

DIAPHANE.

Que veux-tu ?

MATADOR.

Ce billet à Temire s'adresse ;
Vos Gardes surveillants l'ont surpris par adresse.

DIAPHANE.

Donne, qui le portait ?

MATADOR.

Un des Galériens
460 Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens.

DIAPHANE.

Lisons... la main me tremble et j'aurai peine à lire.

LETTRE.

Je vous attends, chère Temire ;
Il est vers la Mosquée un sentier très obscur
Qui vers le port peut vous conduire ;
465 Si vous vous y rendez note départ est sûr.

Qu'en dis-tu, cher Jasmin.

JASMIN.

Je n'en dis rien de bon ;
On se moque de vous d'une étrange façon.

DIAPHANE.

Tu vois comme on me traite.

JASMIN.

470 Ô trahison horrible !
Tromper un si bonhomme, hélas est-il possible !

Il pleure.

DIAPHANE.

Cours chez elle à l'instant, montre-lui ce billet
Et perce-la soudain de cent coups de stylet ;
Marche-donc, obéis, non, arrête, demeure...
Quoi tu n'es pas parti, malheureux ?...

JASMIN.

Tout à l'heure.

DIAPHANE.

475 Attends ; Ciel ! Que résoudre en un tel embarras ?

JASMIN.

Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai-je pas ?

DIAPHANE.

Je n'en sais rien.

JASMIN.

Ni moi.

DIAPHANE.

La perfide !

JASMIN.

L'ingrate !
D'être aimé constamment, en vain l'homme se flatte.

DIAPHANE.

Je prétends lui parler ; qu'on la fasse venir.

JASMIN.

480 Encor un entretien, Seigneur ?

DIAPHANE.

C'est pour finir.

JASMIN.

Finissez sans cela ; vous savez que la belle
Ne conviendra jamais qu'elle soit infidèle ;
Épargnez-vous l'ennui d'un éclaircissement ;
L'Amant y fait le sot, la fille y pleure, et ment.
485 Attendez... il me vient une belle pensée :
Il faut que cette lettre à Temire adressée
En ces perfides mains soit remise à l'instant.

DIAPHANE.

Ah ! Ne négligeons pas cet avis important ;
Va chercher un esclave intelligent, alerte
490 Qui ne lui dise pas que nous savons ouverte.

JASMIN.

Bagatelle, je vais la lui faire porter
Et je prendrai le sein de la recacheter.

Il s'en va.

SCÈNE XIV.

DIAPHANE.

Oui, Jasmin a raison ; et de cette manière
La conduite sera beaucoup plus régulière,
495 Car si je la voyais, il faudrait lui prouver
Qu'elle n'est infidèle, et cherche à se sauver,
Mais je n'en ferais rien, et n'osant lui répondre,
J'oublierais les moyens que j'ai de la confondre,
Je connais ma faiblesse, et sans les employer,
500 On me verrait sans fruit encor la renvoyer.

SCÈNE XV.
Jasmin, Diaphane.

JASMIN.

Seigneur, l'affaire est faite, et ma course est heureuse,
Le billet est rendu par certaine coiffeuse ;
Temire a fait réponse, et d'un air aigre-doux
Au Gascon, dans ces lieux a donné rendez-vous.

DIAPHANE.

505 Nous les verrons venir, et déjà la nuit sombre
Aux furtives amours semble prêter son ombre.
Écoute, cher Jasmin, n'entends-tu pas des cris ?

JASMIN.

510 Ils iront doucement de peur d'être surpris ;
Fille que l'on enlève, et qui consent à l'être,
N'a garde de crier.

DIAPHANE.

Le scélérat, le traître !

JASMIN.

Tout dort, et votre esprit de soupçons travaillé...

DIAPHANE, en pleurant.

Hélas lorsque tout dort, le crime est éveillé.

JASMIN.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie ?

DIAPHANE.

515 Un Héros peut pleurer une fois en sa vie.
Ah ! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

JASMIN.

Oui, vous avez raison, on marche à petits pas.

SCÈNE XVI.

Temire, Fatime, et les susdit Acteurs.

TEMIRE.

Est-ce ici le chemin ?

FATIME.

Oui, Madame, courage ;

Carabin va venir.

DIAPHANE.

Je frissonne, j'enrage,

520 Mais je vais dans son sang éteindre son sortait.
L'infidèle !

JASMIN.

Pour moi, je me cache... est-ce fait ?

DIAPHANE.

J'entends encor du bruit, et j'aperçois le traître,
La lanterne qu'il tient me le fait reconnaître ;
Je vais les immoler à ma juste fureur.

TEMIRE.

Est-ce vous Carabin ?

SCÈNE XVII et dernière.

Carabin, et les susdits acteurs.

CARABIN.

Êtes vous là, ma soeur ?

DIAPHANE.

525 Sa soeur ! Ah ! J'allais faire une belle sottise !
Cet éclaircissement m'épargne une méprise.

TEMIRE.

Que vois-je ? Le Sultan...

CARABIN.

Nous sommes découverts.

Ah sandis, nous allons retomber dans les fers.

DIAPHANE.

Est-elle bien ta soeur ?

CARABIN.

Alcidor est son père,
530 Je suis fils d'Alcidor, ergo, je suis son frère.

DIAPHANE.

Et pourquoi souffrais-tu qu'il osât t'enlever ?

TEMIRE.

C'est que je vous aimais, et voulais me sauver.

DIAPHANE.

Mais par quelles raisons ?

TEMIRE.

La coutume de France
Me l'ordonnait, Seigneur.

DIAPHANE.

Oh quelle extravagance !
535 Puisqu'un pareil motif avait su te guider,
Je suis trop délicat pour vouloir te garder.

JASMIN.

C'est fort bien fait, Seigneur ; renvoyez la matoise,
Qu'elle fasse à Paris l'amour à la Française.

DIAPHANE, à Ternire.

Moi, dont tu connaissais les vertus, les bontés,
540 Qui n'ai jamais agi que par tes volontés...
Ah ! Si dans ton pays tu désirais de vivre,
Je t'adorais assez, cruelle, pour t'y suivre,
Et changeant tout-à-coup le turban en plumet,
J'aurais en petit-maître habillé Mahomet ;
545 Mais je fuis trop piqué. Jasmin, je veux qu'ils partent,
Et que de ce rivage à jamais ils s'écartent.
Pour que le spectateur se sente remuer,
Il faut que quelqu'un meure, et je vais me tuer.

CARABIN.

Ah ! Ne vous tuez pas avant notre voyage ;
550 Car si vous expirez, on nous remet en cage :
Que de la mort au moins nous soyons garantis.

DIAPHANE.

Hé bien, je me tuerai quand vous serez partis.

FIN

Lu et examiné pour suite du Nouveau Théâtre Italien. À Paris ce 21
Janvier 1733. DANCHET.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].